FRC 1.9342.2 C.M.- 419

Case FRC 17004

DISCOURS

PRONONCÉ

En l'Eglise paroissiale de Saint Aspais,

Le Dimanche 4 Juillet 1790;

Pour la bénédiction du Drapeau de la Garde Nationale de la ville de Melun;

Par M. DAUPHIN, Curé de Saint-Aspais, Aumônier de la Garde Nationale.

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE LA COMMUNE.

QUELS sentimens de joie, de reconnoissance, de respect, de dévouement ne doit pas nous inspirer, chers Concitoyens, l'auguste & imposante cérémonie, à laquelle vous assistez, & dont j'ai l'avantage d'être le ministre.

THE NEWBERRY LIBRARY

Sentiment de joie, du recouvrement de votre liberté, avantage précieux, si vous savez en faire un bon usage. Sentiment de reconnoissance, pour un Monarque, qui veut être, & qui est en effet le meilleur & le plus tendre des peres, & pour cette assemblée auguste & patriote qui seconde si dignement ses vues bienfaisantes. Sentiment de respect pour l'Être suprême, à qui vous venez consacrer dans son temple le premier usage de votre liberté. Sentiment de dévouement que vous inspire une égalité qui, vous rendant tous citoyens & freres, ne fait de toutes les villes qu'une seule cité, de tous les François qu'une seule famille.

Le nom de liberté a bien souvent retenti à vos oreilles; souvent il a flatté l'espérance que vous avez conçue de votre bonheur futur. Je le prononce aujourd'hui, Messieurs, pour réveiller votre joie, pour ranimer votre espérance; mais pour en goûter les avantages, il en faut proscrire les abus. C'est par elle que vous avez choisi & que vous choisirez toujours les dépositaires de votre confiance & de vos intérêts. Vous les distinguiez autrefois; mais une voix impérieuse vous condamnant au silence, vous n'osiez les désigner; à peine pou-

viez-vous former en leur faveur quelques déſirs ſtériles.

Qu'il eſt glorieux pour vos concitoyens élus d'avoir réuni des ſuffrages librement donnés & non gagnés par l'intrigue, ou enlevés par la cabale! Quels biens ne nous ont pas déjà procuré ces élections volontaires dans notre ville, où la ſageſſe des officiers qui la gouvernent nous fait bénir tous les jours l'heureuſe révolution, qui nous a conduits à leur choix? Quels plus grands biens encore n'allons-nous pas goûter par les opérations des adminiſtrations nouvelles, dont chaque membre juſtifie par ſes talens & ſes lumieres, la confiance de ſes concitoyens? Qu'il va donc vous être doux de vous ſoumettre & d'obéir, de ne voir d'autres chaînes à votre liberté, que celles qui doivent nous unir tous, pour concourir au bien commun! chaînes aimables! chaînes heureuſes!

Loin de nous ces anneaux de fer, qui nous ont ſi longtems ſerrés & tenus captifs: un Monarque bienfaiſant les a briſés. Si notre penſée nous les préſente encore, c'eſt afin que notre cœur ſe livre à la plus vive reconnoiſſance.

A ce mot je me tranſporte dans cette auguſte aſſemblée ſi digne de ſeconder la ſenſi-

bilité d'un Roi pere de ſes ſujets, vivement allarmé de leurs maux. C'eſt avec lui qu'elle renverſe courageuſement ces coloſſes ſuperbes & menaçans, & qu'elle fait ſuccéder à une impérieuſe autorité la douce perſuaſion des loix. Hâtons nous par un fidele & reſpectueux dévouement de lui offrir le prix de ſes généreux & immenſes travaux. Quel hommage lui eſt plus juſtement dû ?

Le Souverain Arbitre des deſtinées ne ſemble-t-il pas ſeconder les courageux efforts de leur patriotiſme ? Combien de fois ſa main toute-puiſſante ne s'eſt-elle pas étendue ſur eux & ſur nous, pour nous protéger & nous défendre ?

Des fléaux de tous les genres viennent fondre ſur nous ; les orages dévaſtent nos moiſſons ; la terre ſur la zône tempérée nous fait ſentir la rigueur de ſes pôles ; une multitude innombrable de citoyens, accablée déjà par ces fléaux deſtructeurs, eſt encore allarmée par un complot d'autant plus horrible, d'autant plus affreux, qu'il prend naiſſance au milieu d'elle : les craintes, les terreurs ſe ſuccedent. . . . . Mais le ciel nous protege. Nos ennemis ſont ſurpris, vaincus, conſternés. Nos conquêtes s'aſſurent comme par des prodiges; de toutes parts on vient ſe réunir au ſénat

françois. La nature elle-même rit à nos succès & les accompagne de ses plus grandes faveurs. Sous quels auspices plus favorables pouvions-nous conquérir le bien le plus précieux à l'homme, le plus digne de l'homme, la liberté. En voici l'étendart que vous offrez à Dieu ; souvenez-vous qu'il vous engage à la soutenir d'une maniere digne de lui, pour le bien de tous, pour le bonheur de chacun. En le voyant, vous vous rappellerez que vous avez juré d'être fidele à la Nation, à la Loi & au Roi; à la Nation, pour en conserver les droits; à la Loi, pour en observer tous les articles ; au Roi, pour défendre sa personne, & de ne jamais faire usage de cette liberté pour troubler l'ordre, la subordination & la paix.

Il nous appelle tous, cet étendart, & nous invite à nous consacrer par un dévouement sans réserve au bien commun d'une patrie, qui ne renferme plus dans son sein que des enfans égaux en droits, qu'elle ne distinguera désormais que par le dégré de tendresse qu'ils montreront eux-mêmes pour elle.

Soit donc à jamais proscrit cet intérêt privé, cet égoïsme destructeur qui opprimoit, aviliſſoit son semblable, pour le forcer à lui rendre un vil honneur, un hommage bas &

rampant. Il ne font plus ces grands mots vuïdes de choſes, ces noms inventés par l'orgueil, ces rangs diſtingués par le préjugé, ces droits, ces priviléges conſacrés par l'injuſtice. Tout homme n'eſt qu'un homme, juſqu'à ce qu'un mérite reconnu, une vertu éprouvée l'ait élevé au deſſus de ſon ſemblable : mais en ſe rappellant qu'il ne ceſſe pas d'être homme, il invitera ſon frere à monter avec lui, il lui tendra la main pour le ſubſtituer à ſa place ; ainſi par une émulation vraiment noble, égaux par la nature, on s'efforcera de le devenir par les talens & les ſervices.

O France, réjouis-toi, tes enfans ornés par la diverſité d'habits empruntés, méconnoiſſables à tes yeux, ſe méconnoiſſant eux-mêmes, viennent dépoſer à tes pieds ces vêtemens frivoles, & recevoir de ta main l'habit commun à tous dont tu veux les couvrir. Bientôt tu les verras réunis dans cette Capitale qui enfanta tes premiers défenſeurs ; tu les entendras ſe nommer citoyens, amis, freres ; un tendre & affectueux ſentiment t'exprimera le doux nom de mere commune. Ils te jureront, ils ſe jureront à eux-mêmes une éternelle fidélité. Dieu, principe de toute union légitime, recevra leur ſerment.

Uni à vous, mes chers citoyens, par l'exercice du miniſtere ſacré dont je remplis ici les fonctions depuis pluſieurs années, j'unis aujourd'hui de nouveau mes ſentimens aux vôtres. Je m'engage par le même ſerment, par lequel vous vous êtes engagés vous-mêmes, d'être fidele à ma Patrie, à la Loi & au Roi. Elle eſt ma mere comme la vôtre, vous voulez bien me compter au nombre de vos freres.

Perſuadé, comme vous l'êtes vous-mêmes, que le ſouverain Maître des empires peut tout pour leur bonheur, je n'ai ceſſé de lever mes mains vers le ciel, pour le rendre favorable au nôtre, depuis que vous combattez ſi généreuſement pour lui. Vous rendez ſans doute hommage de vos ſuccès à ce Maître ſouverain des empires; honorez-le donc, invoquez-le ſervez-le, il favoriſe vos efforts; il les conduira à un heureux terme. Il a toujours été le Dieu, & le Dieu tutélaire des François. Vous ne le méconnoiſſez pas; vous lui offrez aujourd'hui vos armes & vos drapeaux, afin qu'il les béniſſe. N'oubliez jamais que vous vivez, que vous agiſſez par ſon ſecours; que vous combattrez, que vous vaincrez ſous ſes auſpices. Les armes que vous portez doivent vous le

rappeller ſans ceſſe. Il s'appelle le Dieu de paix & le Dieu des armées.

Puiſſe ce drapeau, fruit de l'amitié d'un parent que ſon enfance preſqu'abandonnée m'a attaché, être toujours le ſigne de l'union que je déſire voir regner parmi vous, que je déſire conſerver moi-même à jamais avec vous. Puiſſe-t-il ſurtout être le préſage du bonheur que vous déſirez ici-bas & de celui que vous attendez au terme de votre carriere.

A MELUN, chez TARBÉ, Imprimeur du Département, 1790.